

Réinventer la prosodie

William Cliff, *En orient*, Paris, Gallimard, 1986, 112 pages

Robert Melançon

Volume 29, numéro 4 (172), août 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, R. (1987). Réinventer la prosodie / William Cliff, *En orient*, Paris, Gallimard, 1986, 112 pages. *Liberté*, 29(4), 88–90.

ROBERT MELANÇON

Réinventer la prosodie

William Cliff, *En orient*, Paris, Gallimard, 1986, 112 pages.

Peut-il y avoir vers sans mesure, sans régularité, sans référence à un mètre? Toute l'aventure de la poésie moderne semble montrer qu'on s'en passe très bien: qui renoncerait à la folle liberté du vers libre pour le métronome alexandrin? Et pourtant on lit depuis quelques années des poèmes qui tendent ostensiblement à la régularité métrique, qui comptent leurs syllabes, qui distribuent les vers en formes repérables immédiatement (ce qui ne signifie nullement qu'on en perçoive sur le champ toutes les ressources). On peut citer très rapidement les sonnets de Jacques Roubaud, les vers «mâchés» de Jacques Réda, les strophes désinvoltes de William Cliff.

On a surtout loué chez celui-ci le réalisme de la description, à propos de quoi il a lui-même évoqué dans un entretien récent «une sorte de mystique du réel qui apparaît par exemple dans les tableaux de Breughel», voire un atavisme brabançon. Cela n'est pas négligeable, bien sûr, comme le savent les lecteurs de *Marcher au charbon*, *Amérique* et *En orient*. Je crois néanmoins que l'apport essentiel de ces recueils tient à «un labeur cadencé toujours recommencé», à ce que Cliff y réinvente le vers français, le compte des syllabes, les formes régulières. Il n'y a là nul «retour» aux mesures anciennes comme on pour-

rait le croire à une lecture pressée. Même si Cliff compte les syllabes comme Malherbe ou Baudelaire — que peut-on compter d'autre en français? —, sa prosodie n'en diffère pas moins, et très sensiblement, des prosodies classique et romantique. Contrairement à l'opinion admise, il y a bel et bien une *prosodie* française, c'est-à-dire une distribution organisée des accents, hauteurs et durées qui définissent qualitativement le vers. Douze syllabes quelconques n'ont jamais fait un alexandrin; il faut qu'un rythme les organise, à deux temps chez Boileau, à trois ou quatre temps chez Verlaine. L'alexandrin classique forme une unité close sur elle-même, autosuffisante; l'alexandrin romantique enjambe constamment sur celui qui suit, emporté par un battement qui déborde à tout coup les limites d'un seul vers. Chez Cliff, la prosodie semble tour à tour pointilleuse et relâchée, comme si elle voulait se signaler par des «fautes» qui brisent son bercement et qui désignent en creux la norme à laquelle elle se réfère. Ainsi, dans ces décasyllabes dont le second compte un onzième temps, en trop et pourtant nécessaire:

*dans la rue les rickshaws alors commencent
leurs infernales pétarades et les
autos n'arrêtent pas de klaxonner*

Le vers de Cliff, proche à certains égards de la langue parlée par le réalisme prosaïque, s'en écarte quand même résolument. Il arrive que l'accent y tombe, contre tous les usages, sur un «e» muet, comme dans cette strophe qui mêle décasyllabe, octosyllabe, alexandrin, vers de quatorze:

*elle était ce qu'on appelle une «sotte»
avec beaucoup de rouge sur les joues
et de longs cheveux teints en noir qu'elle faisait
boucler sur son dos elle passait devant la maison
faisant sonner ses hauts talons
et balançant vigoureusement sa sacoche*

À vrai dire, ce qui définit le vers n'est pas tant ici

le décompte des syllabes dans chaque ligne que la régularité du rythme, la distribution réglée des temps forts et des temps faibles, le ralentissement obligé de la diction — autrement dit une prosodie. Peu importe alors l'égalité des vers, même si ailleurs, en donnant une mesure stable, elle aura pour fonction d'imposer cette diction qu'autrement on serait tenté d'escamoter. Ainsi, dans ces admirables vers de quatorze temps, d'une si prenante psalmodie:

*dans les oueds et les djébels du désert arabe
qu'on traverse pour aller de Louxor
à la Mer Rouge
on voit errer le long de la chaussée
quelques troupeaux
de maigres moutons dont la rare laine
flotte au vent*

Quelques poètes d'aujourd'hui, ceux qui *comp-*
tent peut-être, semblent redécouvrir que «tout est
nombre» et que, comme Baudelaire avait projeté de
l'écrire en préface aux *Fleurs du mal*, «le rythme et la
rime répondent dans l'homme aux immortels besoins
de monotonie, de symétrie et de surprise».